

“Notre-Dame de Paris” illustré par Gustave Doré (détail).
Avec la parution de son roman sur la cathédrale, Victor Hugo sensibilisa l’opinion publique à l’urgence de son sauvetage.

Les vandales n’ont pas désarmé

Un article du jeune Victor Hugo sur les ravages du vandalisme en France nous est rendu opportunément : sa force est intacte, ainsi que hélas son actualité...

Par Philippe Barthelet

Comme il nous manque, ce Victor Hugo qui, en 1832, reprenant et amplifiant une note de 1825, déclarait la « guerre aux démolisseurs ! » Le point d’exclamation est de lui et de son titre, il résume sa colère et sa détermination, cette colère froide, magnifique et ce degré souverain de mépris qui ressemble à du détachement. Les démolisseurs, soit la tourbe des ignorants, des cupides et des sots, ces « *infiniment petits* » acharnés contre « *tous les monuments de l’ancienne France* » qui n’ont qu’un « *seul tort, c’est d’être français par leur origine, par leur histoire et par leur but* ».

« À Paris, le vandalisme fleurit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte. Le vandalisme se carre et se prélassé. Le vandalisme est fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé. Le vandalisme est entrepreneur de travaux pour le compte du gouvernement. Il s’est installé sournoisement dans le budget, et il le grignote à petit bruit, comme le rat son fromage. Et certes, il gagne bien son argent. Tous les jours il démolit quelque chose du peu qui nous reste de cet admirable vieux Paris. [...] Le vandalisme a ses journaux, ses coteries, ses écoles, ses chaires, son public, ses raisons. Le vandalisme a pour lui les bourgeois. Il est bien nourri, bien renté, bouffi d’orgueil, presque savant,



[...] beau parleur et content de lui. Il tranche du Mécène ».

Tout avait commencé dès le début de la Révolution, quand un réseau de spéculateurs que l’on a appelé la Bande noire a procédé avec méthode au dépeçage architectural de l’ancienne France, soit à la destruction profitable des souvenirs de « *l’obscurantisme* » et de « *la féodalité* » : cette entreprise de déracinement historique sans équivalent va continuer

jusqu’à Louis-Philippe et c’est ainsi que tant d’églises, d’abbayes et de châteaux ont été rasés, de vestiges séculaires jetés bas, comme la tour de Louis d’Outremer à Laon que Victor Hugo donne en exemple : elle n’échappera à la Révolution que pour être condamnée, en 1832, comme « *monument des âges de barbarie* » par un conseil municipal imbu de démocratie et de progressisme.

Préserver pour notre avenir le peu de passé qui nous reste

« *Nous devons compte du passé à l’avenir* » ; c’est Victor Hugo qui parle, le futur grand prêtre de l’avenir et du progrès, justement, et son oracle est sans appel : « *S’il est vrai, comme nous le croyons, que l’architecture, seule entre tous les arts, n’ait plus d’avenir, employez vos millions à conserver, à entretenir, à éterniser les monuments nationaux et historiques...* » Ce qu’il nous prêche, à nous autres si démunis, c’est de préserver pour notre avenir le peu de passé qui nous reste : « *Faites réparer ces beaux et graves édifices, dit-il aux gouvernants ; faites-les réparer avec soin, avec intelligence, avec sobriété. [...] Surtout, que l’architecte-restaurateur soit frugal de ses propres imaginations.* » On aurait aimé entendre Victor Hugo, l’année dernière, après que les princes qui nous gouvernent ont promis un « *geste architectural contemporain* » pour que la flèche reconstruite de Notre-Dame, si on la reconstruit, soit « *adaptée aux enjeux de notre époque* ». La guerre aux démolisseurs, qu’il nous faut continuer seuls, est encore loin d’être gagnée... ●



“Guerre aux démolisseurs”, de Victor Hugo, Allia, 48 pages, 3,10 €.